

## Chapitre 2

Entendant les échos d'une autre dispute orageuse entre sa mère et sa jeune sœur, Micheline se faufile discrètement dans le grand salon double par une porte dérobée. Elle s'enfonce dans le coussin élimé d'une large et profonde bergère en bois doré, de style vaguement Louis XV, qui a connu de meilleurs jours. Elle a pris soin d'apporter son tricot. Elle fait donc mine d'y consacrer toute son attention alors qu'elle épie la scène :

— Catherine, tu te crois plus fine que tout l'monde ! T'as la tête enflée comme ton père. Si tu penses que tu peux faire ta vie de la manière que tu l'entends, ne compte pas sur moi ou sur mon argent, l'apostrophe Elvina.

— Maman, vous me comprenez pas ! J'veux être infirmière. Pas une femme à la maison, vivant aux crochets d'un homme, comme Noëlla!

— Ta sœur a fait un beau mariage, tu sauras...

— Ouais ! Un mariage arrangé par vous. Moi, je veux être garde-malade, un point c'est tout!

— Tant qu'à ça, t'es aussi ben de rentrer chez les sœurs !

— Ah vous pis votre maudite religion !

— Ça suffit ! Déjà que t'es arrogante, je ne te permets pas d'insulter notre sainte mère l'Église. J'en ai trop enduré ! J'te rentre au couvent. Les sœurs sauront bien te passer tes envies...

— Jamais, jamais ! s'écrie Catherine en donnant de la voix.

— Ma petite fille, c'est ça ou bien je te fais interner à Saint-Jean-de-Dieu...

— Voyons maman ! Vous pouvez pas dire des choses de même ! intervient Micheline qui n'a rien manqué de la scène, tricotant discrètement au fond du vaste salon.

— Toi, mêle-toi de tes affaires ! aboie la vieille bique.

À ces mots, Catherine s'élançait vers sa chambre à l'étage, en pleurant à chaudes larmes, sa sœur sur les talons. Elle s'empresse d'en verrouiller la porte et reste sourde aux demandes de sa sœur de la laisser entrer. Elle se jette sur le lit, laissant libre cours à ses pleurs. Depuis le décès de son père, il y a presque quatre ans, sa mère s'acharne sur elle. Elle déverse continuellement son fiel sur la fille préférée de son époux honni.

Plus que toute autre, Catherine a eu du mal à faire le deuil de celui qu'elle admirait et chérissait. Et qui lui rendait bien la force de ses sentiments. Pleurant au creux de son lit, elle songe avec nostalgie à tous ces moments vécus avec son papa. Comme lorsqu'elle l'accompagnait lors d'un périple dans sa famille, que sa mère ne pouvait pas blairer. Son père au volant, qui roule en direction de Richelieu et lui parle de l'importance d'être autonome, de ne dépendre de personne. Les journées passées chez l'oncle Rosaire, l'aîné des Loranger qui occupe la grande maison du domaine familial au bord de la rivière, à jouer et à courir avec ses cousins-cousines. Ces occasions privilégiées avec son père lui manquent.

Tout comme les voyages en famille au lac Champlain, aux États-Unis, avant qu'ils ne prennent l'habitude de vivre la belle saison à Laval-sur-le-Lac. Elle se languit en songeant en particulier à leur dernier séjour là-bas. Elle devait avoir cinq ou six ans. Elle se souvient avec netteté des heures heureuses passées à naviguer sur le lac avec son frère et ses sœurs. La chaleur du soleil sur sa peau, le froid contact de l'eau au moment d'y plonger. Les soirées autour d'un feu de camp. Les jeux de société les jours de pluie. Son père était venu les rejoindre et les avait entraînés, le temps d'un week-end, au mont Washington. Une fois sur place, leur paternel leur avait annoncé qu'ils allaient faire l'ascension de la montagne dont le pic se perdait dans les nuages à leur arrivée.

— On est pas capables de grimper si haut, avait déclaré Méo, tout net.

— T'es certain de ça, mon garçon, avait demandé Joseph-Antonio, une expression moqueuse au visage

— Nos jambes sont pas assez fortes, avait ajouté Noëlla avec conviction.

— Donc, vous préférez ne pas venir ? avait insisté leur père, d'un air encore plus mystérieux.

— Sûrs et certains, s'étaient écriés Méo, Noëlla et Micheline qui avaient joints leurs voix.

— Eh bien ! Ça tout l'air que je vais vous laisser en bas avec votre mère pendant qu'on va monter en auto, Catherine et moi ! avait rigolé leur père.

— Papaaaaaaaa ! avait réagi Méo. Vous nous avez pas dit qu'on pouvait y aller avec la voiture.

— Tu m'as pas laissé le temps, mon garçon ! avait ironisé l'homme.

Une fois au sommet, Catherine et Micheline, les deux plus jeunes, avaient refusé de quitter l'automobile, effrayées. Joseph-Antonio les avait doucement convaincues qu'elles pouvaient sortir du véhicule en gardant les yeux fermés. Se plaçant entre ses deux petites chéries, il leur avait pris la main et les avait tranquillement menées vers un solide garde-fou. Le vent soufflant dans leurs cheveux bouclés, les fillettes n'avaient consenti qu'à ouvrir un œil. Encouragée par les exclamations de Méo et Noëlla, la jeune Catherine avait fini par tourner la tête de tous côtés, fascinée par le spectacle grandiose qui s'offrait à son regard.

Depuis toute petite, Catherine avait savouré ces séjours à l'Auberge de l'Ours. Du moins, c'est ainsi qu'elle l'appelait, en raison de la présence d'un ours empaillé, debout, la gueule entr'ouverte, dans le hall de l'endroit. L'auberge était tenue par un couple d'Anglais ou d'Allemands, elle ne sait plus trop. Plutôt que d'éloigner la clientèle, ce détail donnait à l'endroit un parfum d'exotisme qui faisait en sorte que le petit hôtel affichait généralement complet. Sauf évidemment pour Elvina. Elle y était traitée comme la reine des lieux. Ce qu'elle était en réalité

puisque c'est leur grand-père maternel qui avait acquis l'endroit pour y cacher ses amours sylvestres. Cela, Catherine l'apprendra beaucoup plus tard, lors du règlement de la succession de sa mère. Lorsque l'on est enfant, on croit comprendre bien des choses, mais on ne sait rien.

Outre ces plaisirs champêtres, elle aimait bien accompagner son père à son bureau, ce que celui-ci acceptait de bonne grâce. Elle s'assoit alors dans un coin, un livre sur les genoux, feignant de lire tandis qu'elle ne manquait rien des conversations de son père. Elle se souvient particulièrement d'une conversation qui s'était tenue entre son père et madame Huguenin :

— Joseph-Antonio, vous savez fort bien que je ne céderai pas. Il est hors de question qu'un annonceur publicitaire dicte notre ligne éditoriale!

— Voyons, Madeleine, le concessionnaire *Chevrolet* nous demande seulement un placement préférentiel, en page deux...

— Donc, ils veulent avoir le dessus sur le contenu rédactionnel !

— Nous sommes en pleine Dépression. Ne devrions-nous pas nous compter chanceux d'avoir un commanditaire prestigieux qui peut se payer une pleine page ? s'exclama Loranger.

— Hum... Et pourquoi insistent-ils pour que leur annonce soit en deuxième page ?

— Parce qu'ils s'assurent ainsi que tous les lecteurs la verront ! expliqua le publiciste.

— Vous avez parlé d'un « placement préférentiel » ? demanda la femme.

— Oui, c'est le terme que j'ai employé pour décrire la position privilégiée qu'ils souhaitent pour leur annonce.

— C'est ce que je voulais vous entendre dire ! déclara madame Huguenin d'une voix triomphante. S'ils veulent se voir attribuer un tel privilège, ils devront en payer le prix!

— Où voulez-vous en venir ? s'était enquis Loranger.

— Pas question de leur faire le tarif habituel! C'est vous qui vous êtes vanté, à l'époque, de posséder en matière de publicité une «compétence absolue»? Eh bien, montrez-moi de quoi vous êtes capable!

— Vous êtes une diable de femme ! lança joyeusement l'homme d'affaires.

Jospeh-Antonio s'était alors tourné vers sa fille, sachant qu'elle avait gobé chaque mot de cet échange :

— Tu vois, ma petite chérie, c'est comme ça que les femmes manipulent les hommes !

Ce à quoi madame Hughenin avait rétorqué en fixant la fillette :

— Pas du tout ! C'est ainsi qu'une femme doit manœuvrer pour réussir dans un monde d'hommes!

Catherine, qui s'est assoupie sur ses pensées, est réveillée par un tambourinement sur la porte de sa chambre. C'est Micheline, encore une fois. Avant que Catherine n'ait le temps de la renvoyer à son tricot, sa sœur lui fait savoir qu'on la demande avec insistance au téléphone.

— J'imagine que c'est Lucien, ce sacré pot de colle, ronchonne Catherine.

— Mais non, répond Micheline en pouffant à l'évocation de l'ex-petit ami éperdu. C'est Yolande!

— Dis-lui que j'arrive !

Catherine tire sur sa jupe et se précipite vers le téléphone. Celui-ci trône sur un petit guéridon au centre du long couloir qui traverse le deuxième étage de la demeure. Elle s'empare du combiné de bakélite noire et commence d'une voix étouffée :

— Allo, Yolande ! Je peux pas te parler. On se retrouve à la fontaine du Marché Maisonneuve, dans vingt minutes.

Ces paroles à peine prononcées, Catherine raccroche puis court vers la salle de bain attenante. Elle jette furtivement un coup d'œil au miroir qui s'y trouve. Elle ajuste une mèche de ses

longs cheveux châtain foncé qui ondulent naturellement puis s'empresse de dévaler l'escalier pour ensuite s'échapper de la maison par la porte arrière. Non sans s'être munie d'un joli chapeau de couleur indigo qui accentue l'éclat gris-bleu de ses yeux. Sa mère n'a rien vu. Catherine marche d'un pas enjoué vers l'avenue Morgan. Une fois arrivée à celle-ci, elle oblique vers le nord, jusqu'à l'élégante fontaine du Marché Maisonneuve. Une jeune femme filiforme, à l'abondante chevelure blonde, gracieuse dans sa robe chemisier blanche, aux larges manches mi-courtes, est debout près de la margelle du bassin. C'est Yolande Dumas, la meilleure amie de Catherine, qui habite non loin de là. Elle s'écrie, en voyant arriver Catherine, dont la jupe bat le long de ses longues jambes :

— Toi et tes mystères... Mon Dieu, Catherine, j'adore ces souliers deux tons que tu portes. Ils sont magnifiques. Où as-tu déniché ces merveilles ?

— C'est bien toi ! Les priorités à la bonne place !

— Oh arrête, si tu veux. Dis-moi, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ma mère, encore, qui fait des siennes ! Elle veut rien entendre à propos de mes études. Elle menace de me placer chez les sœurs ou chez les fous !

— Pas mal du pareil au même, s'esclaffe Yolande.

— On peut en rire mais je risque de rire jaune bientôt.

— Qu'est-ce que tu vas faire... Hé, dis-moi pas que t'envisages de renoncer...

— C'est hors de question ! répond Catherine avec moins de conviction qu'elle le voudrait. Sauf que je dois avouer que cette affaire m'a virée à l'envers. Tu sais à quel point je veux devenir infirmière...

Elle se met à pleurer, d'abord doucement puis amèrement. Yolande s'approche, compatissante. Après quelques instants, cette dernière demande à son amie d'un ton déterminé :

— Pourquoi tu quittes pas la maison ?

- Sniff, sniff... Qu'est-ce que tu racontes ?
- Partir de chez ta mère, te sortir de ses griffes...
- Tu veux que je fugue ? Comme la fois que tu m'as convaincue de prendre le p'tit char de la rue Notre-Dame et qu'on s'est ramassées au parc Dominion, au terminus de l'Est, sans un sou ? Y a pas à dire, t'as toujours de bonnes idées...
- Non, voyons. Je suis sérieuse. Tu peux pas continuer ainsi. Après tout ce que t'as enduré quand ta mère a découvert pour Germain et toi...
- Tu veux dire Lucien, lui réplique Catherine d'un air espiègle.
- Arrête tes folleries. Tu nourris toi-même ta réputation de courailleuse.
- On croirait entendre Elvina...
- Je te répète que je suis sérieuse. Depuis que ton père est mort, tu me dis que tu veux pas dépendre d'un homme. Que tu dois avoir une profession !
- C'est vrai, lui répond Catherine. Sauf que je peux pas être avocate parce que les femmes sont pas admises au Barreau. J'me vois pas en affaires. Je veux faire quelque chose d'utile et de gratifiant à la fois...
- Donc, il faut que tu partes de chez ta mère !
- Pour aller où, mademoiselle je-sais-tout ?
- Laisse-moi y penser... Bon, tu peux toujours te cacher chez nous un certain temps...
- Ah oui ! Et ton père, l'échevin Dumas, comment il va réagir, quand la police va se présenter pour ramener une mineure chez sa mère ?
- J'avoue... Voyons... Parmi tous les gens qu'on connaît, y a bien quelqu'un qui accepterait de t'héberger jusqu'à ce que tu sois acceptée dans une école d'infirmières...

— Justement, c'est ça le problème... Ma mère les connaît aussi ces gens-là!

— Alors, il faut que tu te réfugies chez quelqu'un qu'elle ne soupçonnera pas... Ou chez qui elle n'osera pas aller te chercher, tranche Yolande avec un air déterminé.

De retour chez elle, Catherine se met à réfléchir à l'idée lancée par son amie. Elle pourrait fort bien se réfugier chez son parrain, Uldège Loranger, l'exécuteur des basses œuvres testamentaires de son défunt père. Célibataire, il vit plus ou moins seul dans une grande maison d'inspiration victorienne du carré Saint-Louis, haut lieu de l'élite canadienne-française. Lorsqu'elle le contacte pour sonder le terrain, Uldège ne tergiverse pas. Sans discuter trop longuement des motifs qui amènent sa filleule à lui demander l'hospitalité, il se déclare prêt à accueillir la jeune fille. Il lui impose cependant une condition *sine qua non* : elle doit en aviser sa mère.

C'est ainsi qu'à l'orée de ses 18 ans, Catherine confronte sa génitrice et l'informe de sa décision d'aller vivre chez son oncle. Elvina s'y oppose catégoriquement :

— Tu n'iras nulle part sans mon autorisation. Si tu prépares ta valise, c'est pour le couvent!

Lorsqu'elle raconte la scène à Yolande dans la cour de leur collège, cette dernière lui suggère de passer chez elle dès qu'elle le pourra afin de contacter à nouveau son parrain. Procédant de la sorte, Catherine joint l'oncle Uldège par téléphone et lui expose ses difficultés. Celui-ci réagit prestement :

— La réaction de ta mère ne me surprend pas. Cela ne change donc rien à ma décision. Je vais informer le personnel de maison que tu peux arriver n'importe quand...

— Voyons, mon oncle, dès que ma mère va découvrir que je me suis enfuie, elle va venir me chercher !

— Ta mère ne viendra jamais ici, crois-moi.

Prendre la fuite est plus facile à dire qu'à faire. Catherine a continuellement l'impression d'être épiée par la femme de mé-